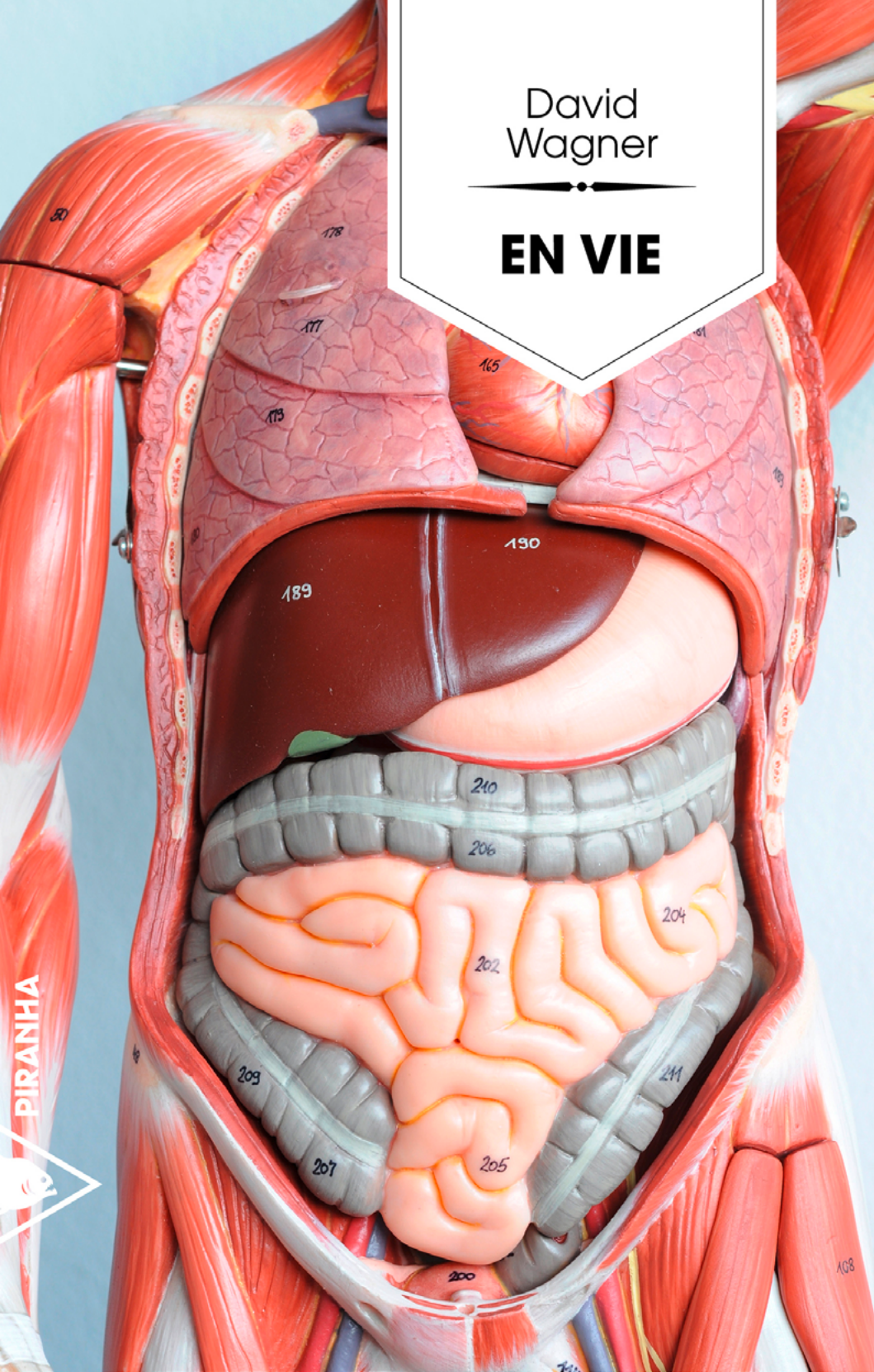


David
Wagner

EN VIE

PIRANHA





EN VIE

David Wagner



EN VIE

—

traduit de l'allemand par Isabelle Liber

PIRANHA

www.piranha.fr

Édition originale :
Leben

Copyright © 2013 by Rowohlt Verlag GmbH,
Reinbek bei Hamburg

© Piranha 2016,
pour la traduction française

*C'était ainsi
et bien différent*

SANG

Je rentre chez moi peu après minuit. La petite est chez sa mère, ma compagne absente, je suis seul dans l'appartement. Dans le frigidaire, je trouve un bocal de compote de pommes ouvert, j'y trempe une cuillère tout en parcourant le journal qui traîne sur la table de la cuisine, je lis un article sur les moustiques, sur leur faculté à passer entre les gouttes quand il pleut. Je n'ai pas encore vraiment compris à quoi tenait leur survie quand je sens quelque chose qui me gêne dans la gorge. Est-ce que je me serais étranglé ? Avec de la compote de pommes ?

Je me lève, je vais à la salle de bains, je jette un œil dans le miroir et n'y trouve rien d'anormal, rien à signaler, je suis juste un peu pâle, peut-être. Mais puisque je suis là, je vais en profiter pour me laver les dents, de toute façon, je ne vais pas tarder à aller me coucher ; c'est là que me prend l'envie de vomir. Je me retourne, me penche au-dessus de la baignoire, un flot jaillit déjà de ma bouche. En rouvrant les yeux, je m'étonne de tout ce sang dans la baignoire qui s'écoule lentement vers la bonde.

Je sais ce que cela signifie. B., le médecin qui me suit depuis mes douze ans, m'a assez souvent mis en garde, depuis des années déjà. Je sais que les varices œsophagiennes, les veines dilatées de la paroi de mon œsophage, se sont rompues, qu'à l'intérieur, je continue à me vider de mon sang et que je n'ai pas intérêt à perdre connaissance ; je sais qu'il faut que j'appelle le médecin. Et pourtant je réfléchis, je prends tout mon temps pour réfléchir, j'envisage la possibilité d'aller à l'hôpital en taxi, avant d'opter finalement pour une ambulance. Dans le miroir, je suis encore plus pâle qu'avant, je pars à la recherche du téléphone, le trouve dans le bureau, sur ma table de travail. Je me débrouille même pour appeler le mauvais numéro, je fais le cent dix et une voix me dit : Pour une ambulance, va falloir composer le cent douze. Je raccroche, me demande si c'est un signe. Est-ce que je ne ferais

pas mieux de rester chez moi ? Appeler une ambulance, c'est peut-être un peu exagéré ? Une minute passe, le téléphone est toujours dans ma main, et puis je me dis qu'il vaudrait quand même mieux ne pas perdre tout mon sang ici, la semaine prochaine, après les vacances de Pâques, la petite sera de retour. Je compose le numéro, c'est facile, les touches sont les unes à côté des autres – cent douze, un-un-deux. Une voix plus aimable me répond, me dit d'aller ouvrir la porte de l'appartement et de la laisser ouverte, mais je préfère renfiler mes chaussures et ma veste et descendre à la rencontre du médecin. Je sais bien qu'ici, il ne pourra rien pour moi, il faut que j'aille à l'hôpital.

Dans l'escalier, je tombe sur le médecin et les deux infirmiers, je leur dis bonjour, je leur dis : C'est moi, c'est moi que vous devez emmener à l'hôpital, et je vois tout de suite qu'ils ne me prennent pas au sérieux, ils n'ont pas vu la baignoire. Dans l'ambulance, je suis assis sur la chaise-civière, dos à la route, le médecin ne sait pas trop quoi faire, il examine ma carte de soins et ma carte de donneur. Je lui dis qu'il faut m'emmener à Virchow, Charité Campus Virchow, je raconte mon hépatite auto-immune, la cirrhose, les varices œsophagiennes et l'hypertension des veines de mon foie malade, je parle, je parle, jusqu'à sentir à nouveau quelque chose en travers de ma gorge. J'arrive encore à porter une main à la bouche, mais le sang gicle avec une force telle que j'éclabousse la moitié de l'ambulance. Une vraie scène gore dont je pourrais presque rire, sauf que le sang ici n'est pas factice. Le médecin, les verres de ses lunettes noyées sous mon sang qui dégouline, a l'air effaré. Il met en place une voie veineuse et prépare une injection de sérum physiologique, l'ambulance démarre enfin. Peu après, je vois défiler au-dessus de moi les cimes des arbres et les étoiles – mais pourquoi, me dis-je, étonné, pourquoi cette ambulance n'a-t-elle plus de toit ? – quand je dois vomir à nouveau. Allongé, je n'arrive pas vraiment à viser dans la poche en plastique transparent qu'on me tend, le plus gros tombe à côté, se répand sur le sol, et je sais que si on ne stoppe pas cette hémorragie au plus vite, je vais mourir.

Indication : hémorragie gastro-intestinale révélée par l'anamnèse. VO révélées par l'anamnèse.

Médication : propofol 100 mg IV.

Examen : varices visibles de plus de 5 mm de diamètre, au nombre de quatre, dans le tiers inférieur de l'œsophage (varices présentant une proéminence de plus de 50 % du diamètre du lumen ou confluentes, grade III). Côté petite courbure, prolongement des varices jusque sous le cardia. Signes rouges sur les varices. Hémorragie active. Important coagulum dans l'estomac, évaluation insuffisante.

Traitement : pose de six ligatures par élastiques à une hauteur de 34-39 cm sous la mâchoire, hémorragie stoppée par voie endoscopique.

1

Je me réveille sans savoir où je suis. J'ai un tuyau dans le nez, de l'air frais, froid, m'emplit, du bon air de montagne en boîte. Un torrent à demi gelé clapote entre de hauts sapins, des brins d'herbe en robe de givre blanc brillent dans le soleil – à croire que j'ai une photo de calendrier dans la tête. J'entends des soupirs et des voix mêlés, des souffles et des flux, et je sens en haut de mon bras gauche une main, elle me serre, oui, me tient, m'enserme – puis relâche finalement son étreinte. Ce n'est pas une main, je m'en aperçois vite, c'est le tensiomètre électronique dont le brassard se gonfle tous les quarts d'heure, mesure la tension, l'enregistre, puis se dégonfle. On croirait entendre quelqu'un souffler dans la valve d'un matelas pneumatique. Allongé sur ce matelas, je me laisse porter par les flots.

2

Depuis la rive, ils me font signe. Ils m'attendent, ils sont tous là, ma mère, ma grand-mère, Rebecca, Alexandre, mon grand-père en uniforme et mes arrière-grands-parents que je ne reconnais pas tout de suite – je ne les ai jamais vus. Ils sont venus m'accueillir, depuis le rivage, ils me font signe, j'entends même déjà leurs voix, ils disent : Sois le bienvenu, te voilà enfin – mais une grosse vague se brise alors, qui ne me jette pas sur le rivage comme je m'y attendais, non, une lame de fond m'emporte à nouveau vers le large, vers l'horizon, et la rive en un rien de temps disparaît.

J'ouvre mes yeux encroûtés, tout est flou. La pièce est pleine de taches colorées, mais c'est peut-être – l'idée m'effleure – parce que je n'ai pas mes lunettes. Je me demande bien où elles sont passées. J'arrive quand même à discerner certains détails, il suffit que je plisse un peu les yeux : il y a une fenêtre à droite, une porte à gauche, ouverte. Toute une batterie d'appareils autour de moi, des câbles, deux ou trois moniteurs, des sonneries intermittentes. Un poste de commandement ? Mon vaisseau spatial me plaît bien, je suis si léger, je flotte, je peux voler.

Il fait clair ici, au-dessus de la ville, je plane, je regarde en bas. Je regarde et, soudain, tout me revient, je n'ai rien oublié. Les toits plats de l'hôpital, les graviers blancs, le canal, la centrale électrique et les voies, tout m'apparaît ; allongé, je vois, je vole au-dessus de la ville – ce n'est qu'après plusieurs minutes, plusieurs heures ou plusieurs jours qu'il me faut à nouveau me glisser dans ma peau, me glisser dans ce lit.

Allons donc, je ne suis pas couché au cimetière, je ne suis pas couché sous terre. Le jour vient et s'en va. Je suis couché dans un lit d'hôpital, dans un lit monté sur quatre roues, on peut me faire rouler au-dehors. En tournant la tête, je vois le ciel. Il est blanc aujourd'hui, des branches de bouleau nues s'inclinent au premier plan. La fenêtre est entrouverte, l'air est frais, vif, parfumé, j'entends les oiseaux, leurs pépiements prometteurs. Un rayon de soleil crève les nuages, tout au bout du terrain, derrière le mur en briques rouges qui longe la See-strasse, de l'autre côté de la rue, il y a – j'y suis déjà allé – un cimetière.

On me lave le dos, on me brosse les dents. Je n'ai rien à faire, juste à rester couché. Je n'ai même pas à manger, une infirmière m'apporte des repas d'astronaute, de la nourriture liquide qui contient tout ce dont un corps a besoin. Ma potion spatiale a le goût de la banane. Et soudain, une révélation, une certitude: cette chambre est vraiment mon vaisseau spatial, et je suis en route pour Mars. Au moins pour Mars. Même avec une position favorable des orbites, il y en aura bien pour un an. Ou plus. Je me fais une raison, je reste.

Mes lunettes sont de retour. Je les mets, je regarde autour de moi et je les enlève. Je préfère ne pas voir tout cela de trop près.

Je demande à voir B., on me dit qu'il n'est pas là, qu'il est en congé. Un gastro-entérologue vient m'expliquer comment l'hémorragie a pu être stoppée. Une ligature des varices a été pratiquée sous endoscopie opératoire, c'est-à-dire qu'on a enfoncé un tuyau dans mon œsophage ensanglanté, le tuyau contenait un dispositif permettant de poser des clips élastiques là où les varices avaient éclaté, et c'est comme ça qu'on a pu mettre hors circuit les veines hémorragiques. J'ai eu de la chance, la technique est assez récente. Il y a à peine vingt ans, avec ce genre d'hémorragies, on ne pouvait pas faire grand-chose. J'ai perdu quelques litres de sang, mon taux d'hémoglobine est mauvais, et le bilan hépatique (à cause du choc protéique déclenché par tout ce sang dans l'estomac) encore plus mauvais. Mais je suis en vie.

Un patient – je ne le vois pas mais l’entends par la porte ouverte – se plaint qu’il n’y ait pas d’horloge dans les chambres. Il veut pouvoir suivre des yeux l’écoulement fugace ou pesant du temps. S’écoule-t-il encore d’ailleurs ? Et si oui, dans quel sens ? Je ne suis plus très sûr.

Des soins intensifs, je passe en gastro, le service de gastro-entérologie classique. C’est là que sont hospitalisés – je vais finir par trouver ça drôle – les métiers de bouche. Toute une matinée, avant qu’on le laisse sortir, je partage ma chambre avec un cuisinier ; un serveur lui succède. Le serveur m’énumère tous les rades de Berlin-Est : le Truxa Bierbar, la Bornholmer Hütte, le Metzger Eck, l’Oderkahn, et puis la Trümmerkutte – dans la Kastanienallee, à l’angle de la rue Oderberger, dans l’immeuble où il y a maintenant un magasin de photocopies –, un bar pour se finir, à ce qu’il en dit. Il a été garçon au Café de l’Opéra et, quand on était garçon au Café de l’Opéra (les serveurs étaient des gens puissants en RDA), on pouvait se saouler partout. Gratuitement. Voilà, dit-il, maintenant, je paie l’addition.

Le serveur peut sortir et j’hérite d’un boucher. Le boucher a été boucher pendant quarante-cinq ans, un sacré paquet d’années, un sacré paquet de charcutailles. C’est sûr, on n’a pas manqué, dit-il, on n’a jamais eu faim. Mais ces dix dernières années, il n’avait plus vraiment goût au travail ; quand la boucherie où il avait travaillé pendant vingt-quatre ans a fermé, il a continué dans une usine de charcuterie. Et ce qu’il fabriquait là-bas, comment dire, personnellement, il n’a jamais voulu en manger. L’année dernière, dit-il, il a passé seize semaines dans le service. Il en a déjà vu défilé beaucoup, nous ne nous gênons pas.

Une infirmière entre dans la chambre et m'annonce que le brancardier est là. On m'envoie en radiologie, mais j'ai le droit de rester couché. L'hôpital est immense. Les couloirs s'étendent sur des kilomètres, presque tous les bâtiments communiquent entre eux et, sous terre, il y a des autoroutes pour les lits. Le lit d'hôpital est en fait un véhicule, une voiture à bras et quatre roues, je suis couché et j'avance, on me fait traverser des couloirs interminables, on me pousse dans un ascenseur. Je pense à un chariot de supermarché, à une poussette; aujourd'hui, c'est un Africain qui pousse. Dans l'ascenseur et dans le boyau qui passe sous l'allée centrale (au-dessus de nos têtes, les racines des marronniers), il fredonne. Je lui demande ce qu'il chante et dans quelle langue. Une langue de Côte d'Ivoire, me répond-il et, comme j'insiste, il me raconte qu'il est né à Paris, dans le XIX^e arrondissement, mais qu'il a beau être français, la France et les Français, il ne peut pas les saquer. Il a vécu dix-huit ans là-bas, ça suffit pour toute une vie, dit-il, le tout en français.

N'ai-je pas habité un jour à Paris, à Barbès, à droite du boulevard Rochechouart? Et ne passais-je pas tous les jours par le marché de la Goutte-d'Or? Je suis couché, il pousse. J'aimerais bien lui demander (mais je n'ose pas) s'il a déjà perdu un patient pendant le transport, mort en chemin.

Ou alors c'est que je suis déjà mort? Que tout cela n'a rien à voir avec moi? Que je ne suis plus que celui qui regarde? Peut-être suis-je seulement en train de rêver ce présent, et l'au-delà consiste à rester couché dans un lit et à se remémorer les épisodes de sa vie, qu'on le veuille ou non. C'est hier, avant-hier peut-être, qu'a eu lieu mon enterrement, à moins que ce ne soit aujourd'hui. Ou demain.

De retour dans la chambre, on me rebranche la perf; je ne l'entends pas, je la vois seulement s'écouler au goutte-à-goutte, je la regarde faire.

Le boucher raconte qu'il pesait cent cinquante-cinq kilos, il avait de l'appétit, quoi, les bons rôtis, les petites bières, et voilà le résultat, une stéatose du foie, y a plus qu'à attendre qu'on m'en dégotte un autre, hein. Il a une ascite, trimballe un ventre toujours rempli de deux tonneaux de liquide, souffle comme un bœuf quand il se lève, mais il peut encore se lever, c'est déjà ça. Bah, dit-il, plus la peine de s'payer un 33 tours, hein, une seule chanson sur un 45 tours suffira.

La phrase me trotte dans la tête. Est-ce que je dois encore me payer un 33 tours? Est-ce que ça vaut encore le coup? Combien de temps encore avant que la petite soit assez grande? Et depuis combien de temps (je pense tout à coup aux 33 tours de ma jeunesse) n'ai-je pas acheté de vinyle? Il y a eu un temps où ce mot, vinyle, avait un poids, une présence familière – ceux qui achetaient des 33 tours, autrefois, à l'époque où l'on achetait encore de la musique, étaient déjà presque des adultes, ils s'y connaissaient, ils avaient dépassé la phase où l'on s'enthousiasme pour le titre unique d'un 45 tours. Un 33 tours, c'était une grosse dépense, un investissement, presque un mois d'argent de poche.

Les visiteurs apportent des fleurs, on aura bientôt l'impression d'être chez le fleuriste. Ou à un enterrement. La nuit, on ne met plus les bouquets dehors, devant les portes – quand j'étais enfant, cela se faisait encore. L'infirmière à qui je pose la question me répond qu'ils ont bien assez de travail comme ça,

et d'ailleurs, ce n'est pas nécessaire. Tant qu'on aère de temps en temps (et c'est bien plus important), il y a assez d'oxygène pour tous les patients.

16

La petite ne vient pas, sa mère dit qu'il vaut mieux qu'elle ne me voie pas comme ça. Elle n'a pas tort, je n'aimerais pas non plus me voir comme ça.

17

Les draps sont tout frais, c'est agréable. Le linge de lit est rêche et doux à la fois, il sent toujours le propre. On s'occupe de moi, on me soigne, je suis pris en charge, je suis entre de bonnes mains, je vais bien, je vais de mieux en mieux, je suis sauvé.

18

Quand mon voisin regarde la télé (il a mis ses écouteurs), je suis parfois aussi ce qui se passe et je vois de drôles de gens faire de drôles de choses, j'aime bien la télé muette. L'appareil est placé en hauteur, juste sous le plafond, il faut appuyer sur les touches des vieux téléphones ivoire qui sont sur nos tables de nuit pour le mettre en marche. Mais regarder la télé, ici, n'a rien d'une partie de plaisir – l'appareil, un gros écran à tube cathodique, est installé bien trop haut, et changer de chaîne prend un temps fou : pour chaque programme, il faut appuyer sur une nouvelle combinaison de touches assez complexe, après quoi l'écran s'obscurcit et reste noir pendant quatre secondes, jusqu'à ce que la chaîne sélectionnée apparaisse. Ou pas. Même à l'hôpital, quatre secondes peuvent paraître très longues ; ici, zapper n'a aucun intérêt.